

J'ai vu...

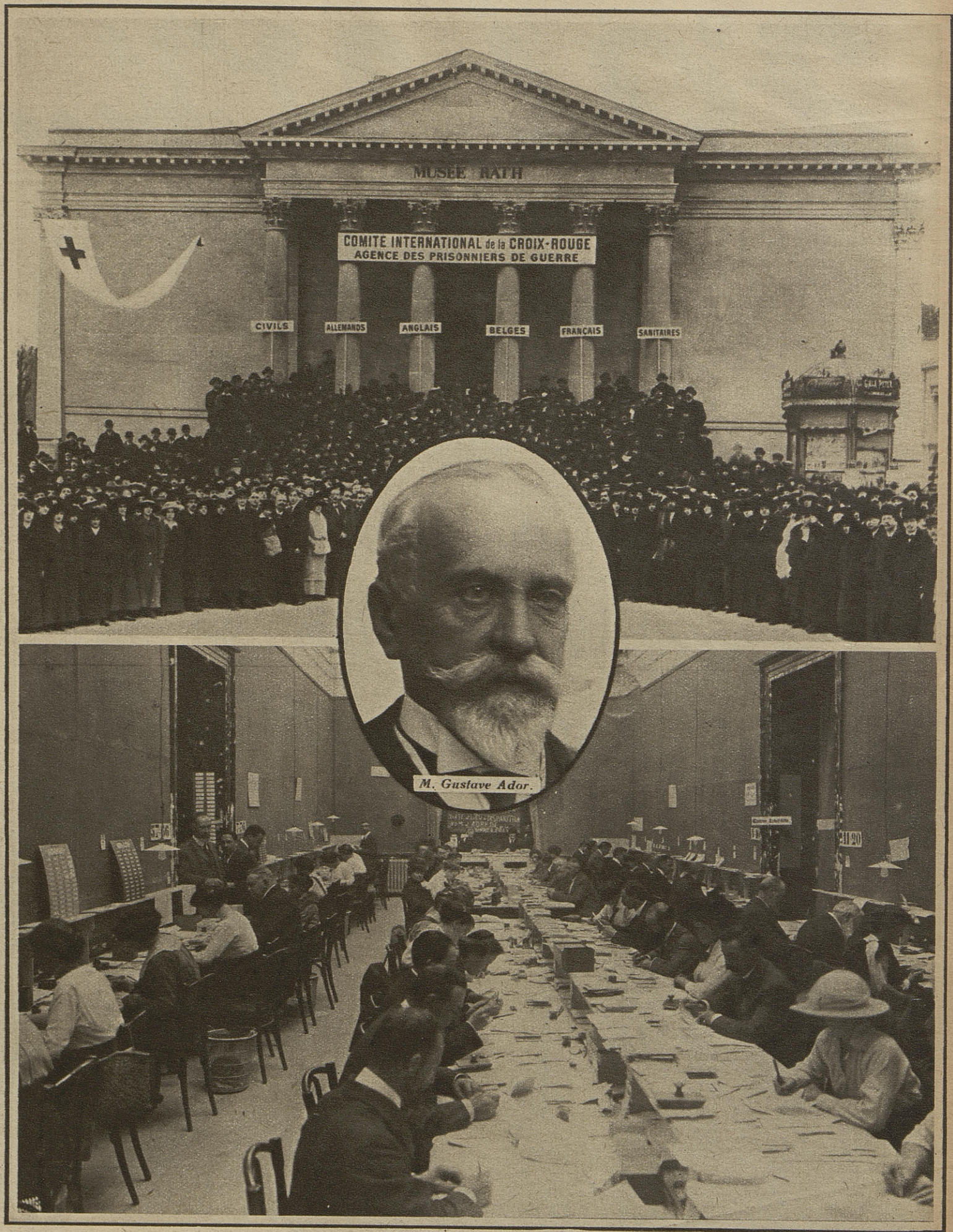


LES AMÉRICAINS A PARIS
Un geste symbolique : Frères d'armes !

F.P. 17

J'ai vu.

Les douze cents personnes, employées à l'Agence des prisonniers de guerre



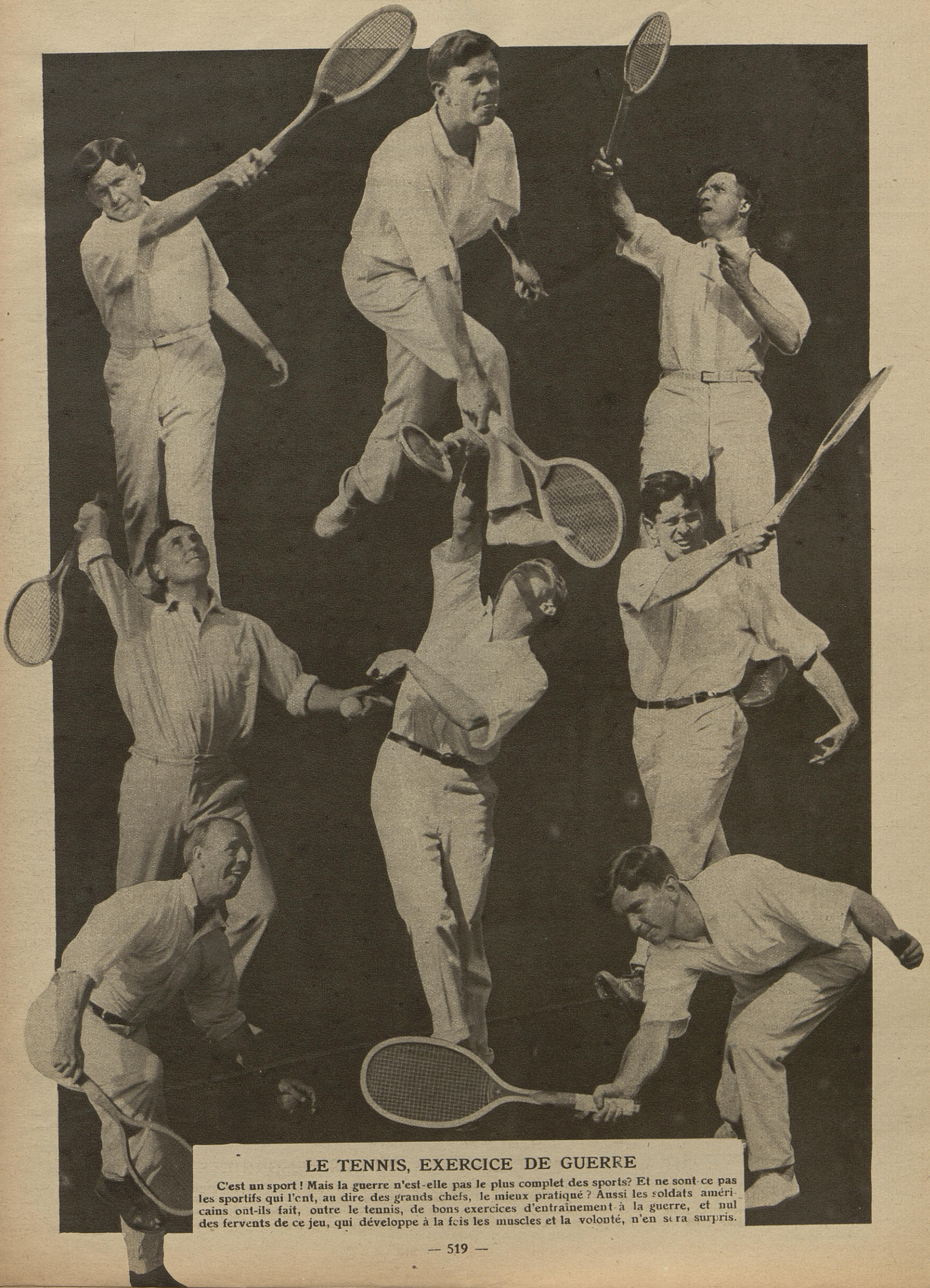
Une des salles du musée Rath où se dépouillent les demandes de renseignement.

CE FUT M. ADOR QUI CRÉA L'AGENCE DES PRISONNIERS DE GUERRE

Dans les vastes salles du musée Rath à Genève, douze cents personnes travaillent infatigablement depuis trois ans bienôt. Ce sont les employés volontaires de l'Agence des prisonniers de guerre, cette œuvre admirable qui a été fondée par M. Gustave Ador, celui-là

même qui vient d'être appelé à diriger la politique de la république helvétique, en remplacement du trop germanophile Hoffmann. On sait que, grâce à cette organisation, des milliers de familles ont pu correspondre avec ceux qu'elles croyaient à jamais perdus.

J'ai vu.



LE TENNIS, EXERCICE DE GUERRE

C'est un sport ! Mais la guerre n'est-elle pas le plus complet des sports ? Et ne sont-ce pas les sportifs qui l'ont, au dire des grands chefs, le mieux pratiqué ? Aussi les soldats américains ont-ils fait, outre le tennis, de bons exercices d'entraînement à la guerre, et nul des fervents de ce jeu, qui développe à la fois les muscles et la volonté, n'en sera surpris.

RAVENGAR ⁽¹⁾

ROMAN CINÉMATOGRAPHIQUE D'AVENTURES ADAPTÉ PAR GUY DE TÉRAMOND

Le onzième épisode de ce roman : *Le Secret du noir absolu*, sera projeté, à partir du 20 juillet, sur l'écran de tous les Etablissements qui donnent les films Pathé frères.

ONZIÈME ÉPISODE

LE SECRET DU NOIR ABSOLU

PREMIÈRE PARTIE

LES FILS ÉLECTRIQUES

LE CONCIERGE MAC-CUIRE

Peu après l'accident arrivé à Juan Navarros, des gamins, qui sortaient de l'école, avaient pris possession de l'avenue de Brooklyn pour organiser une partie de barres.

Ce fut ainsi que l'un des enfants ramassa le fameux flacon qui, échappé des mains du Cubain, avait roulé contre le trottoir.

Il appela ses camarades et le leur montra. Les trois boules noires qu'il contenait l'intriguèrent. Leur odeur était agréable. Peut-être était-ce quelque chose de bon à manger? Il les porta à sa bouche et s'apprêta à y goûter.

Mais son frère aîné l'arrêta :

— Tu sais bien, Jack, que maman t'a défendu de rien manger sans sa permission. Peut-être est-ce du poison? Donne-moi ces boules.

— Non! répondit l'autre...

Cette méconnaissance de la hiérarchie fraternelle irrita l'enfant :

— Jack, répéta-t-il avec éclat, donne-moi ces boules.

Et, sur le refus du petit, il voulut les prendre de force. Des coups de poings furent échangés. Ce fut bientôt une mêlée générale et la rue s'emplit de cris.

A quelques pas de là, le concierge d'une des maisons de l'avenue, Patrick Mac-Cuire, causait avec des commères du voisinage sur le seuil de sa porte.

Il vit la bataille et se précipita pour séparer les belligérants, tout en s'inquiétant paternellement des causes de la lutte.

Tous les enfants piaillaient à la fois. Il finit enfin par démêler la vérité et, pour mettre fin aux hostilités, s'empara du flacon.

— Voyez un peu, Madame Nurberger, dit-il en venant vers le groupe de femmes, ce que votre petit Jack voulait manger?

— Ah! Monsieur Mac-Cuire, soupira celle-ci quelle graine que tous ces enfants : on ne peut pas les laisser seuls un instant sans qu'ils ne cherchent à commettre quelque sottise!

A ce moment même Jessie passait, cherchant un taxi pour regagner son hôtel.

Elle marchait tristement, la tête pleine de douloureuses pensées, le cœur serré d'anxiété,



Le concierge Mac-Cuire vit la bataille et se précipita pour séparer les belligérants.

lorsque, arrivant à la hauteur de Patrick Mac-Cuire, elle vit, avec surprise, dans ses mains, le flacon aux boules mystérieuses.

Elle s'approcha aussitôt.

— Mais, s'exclama-t-elle, ce flacon est à moi!... Tout à l'heure, je marchais un peu vite et il est tombé de ma poche sans que je m'en sois aperçue... Mesdames, ajouta-t-elle en s'adressant aux femmes qui entouraient le concierge, rappelez-vous : c'est moi qui vous ai demandé des renseignements sur l'accident d'auto qui venait d'arriver!...

— En effet, répondit l'une d'elles, je vous reconnais bien : vous étiez avec un grand monsieur blond, n'est-ce pas?

— C'est cela même...

— En ce cas, dit Patrick Mac-Cuire, rentrez en possession de votre bien, mistress; ce flacon sera toujours mieux entre vos mains qu'entre les miennes...

Jessie le prit et, ayant sorti de son réticule quelques dollars pour récompenser le brave homme, elle allait s'éloigner, quand il se passa, sous les yeux des assistants stupéfaits, quelque chose d'inexplicable.

Deux mains apparurent et cherchèrent à arracher le flacon à la jeune femme.

Jessie ne pouvait douter de ce qui arrivait. C'était son mari qui, caché dans le voile magique, essayait de reprendre le précieux objet qu'il avait perdu dans son accident.

Elle essayait, de toutes ses forces, de lui résister. Mais il était bien évident qu'elle ne tarderait point à avoir le dessous et qu'elle serait obligée de lâcher le flacon.

— Au secours! cria-t-elle.

Patrick Mac-Cuire s'élança.

Il vit les mains. Mais il n'était pas homme à s'étonner d'un phénomène même surnaturel.

Et alors la lutte commença, lutte extraordinaire entre un vivant et un fantôme.

Le concierge était un solide gaillard. Sans se laisser intimider, il ramassa une trique par terre et se mit à frapper de droite et de gauche contre un invisible adversaire.

Il faut croire que ses coups étaient vigoureux, car bientôt il demeura maître du champ de bataille et conserva le flacon qu'il avait repris aux mains mystérieuses.

Il le tendit à Jessie.

— Que de reconnaissance je vous dois! lui dit-elle...

Plus tard, je vous expliquerai ce qui s'est passé aujourd'hui; pour le moment ne cherchez pas à comprendre...

Quant à ce flacon, je vais vous demander une grâce. Gardez-le moi. Entre vos mains, il sera en sûreté. Ne vous en dessaisissez sous aucun prétexte. Je reviendrai le reprendre un jour et je saurai vous payer de votre peine.

— C'est entendu, répondit le concierge. J'habite cette maison et, si vous l'oubliez, vous n'avez qu'à demander le concierge Patrick Mac-Cuire. Tout le monde me connaît dans le quartier. Quant à votre flacon, vous pouvez être tranquille, personne, fût-ce le plus redoutable fantôme, ne pourra me l'arracher!... Maintenant, mistress, ajouta-t-il, voulez-vous me permettre de vous accompagner jusqu'à ce que vous ayez trouvé un taxi pour vous ramener chez vous, de crainte que vous ne soyez victime de quelque nouvelle attaque?

— J'accepte volontiers, Monsieur Mac-Cuire, et je suis très touchée des attentions que vous me témoignez...

ATTAQUES A MAIN ARMÉE

Jessie et Patrick Mac-Cuire cheminaient à côté l'un de l'autre.

Ils étaient arrivés à un petit pont en fer qui surmontait une des nombreuses voies de chemin de fer reliant New-York à toutes les villes de l'est du continent, et ils allaient s'y engager quand, soudain, Patrick chancela sur ses jambes en poussant un cri sourd.

Il venait de recevoir sur la tête un formidable coup de matraque, sans que Jessie et lui eussent cependant vu aucun agresseur.

C'était Juan Navarros qui, enveloppé dans son voile magique, les avait attendus, embusqué contre le tablier du pont, pour se venger de l'individu qui, en portant secours à sa femme, lui avait repris le précieux flacon.

Mais aussitôt Mac-Cuire avait repris ses sens. Il en eût fallu davantage pour l'étourdir. Il regarda autour de lui.

Dans le mouvement qu'il avait fait pour frapper son adversaire, Juan Navarros était sorti du voile. Mac-Cuire le vit donc et le saisit à bras-le-corps : la lutte s'engagea entre les deux hommes.

— A l'aide! cria Jessie.

(1) LA COLLECTION RAVENGAR. — Nous tenons à la disposition de nos lecteurs qui n'ont pu se procurer notre numéro des Usines de Guerre (Prix : 1 franc), et dont la lecture est tout à fait nécessaire pour l'intelligence des épisodes qui suivent, le septième épisode de *Ravengar*, l'ASCENSION TRAGIQUE, que nous y avons donné en supplément. Il suffira, pour recevoir ce septième épisode, plus émouvant encore que les précédents, d'envoyer la somme de 0,15 à l'Administrateur de l'Édition Française Illustrée (30, rue de Provence, Paris). De même nous enverrons contre la somme de 2 fr. 40 toute la série des "numéros *Ravengar*" (9 numéros à 0 fr. 25, et le supplément à 0 fr. 15 consacré au septième épisode).

Trois passants, encore assez loin, se hâtaient d'accourir à son appel.

Peu à peu, cependant, Juan Navarros avait acculé Patrick contre le garde-fou, rassemblant toutes ses forces, le Cubain essayait de le faire passer par-dessus.

Un train venait d'apparaître, arrivant à toute vitesse.

Affaibli par le coup qu'il avait reçu, Mac-Cuire allait avoir le dessous. Une catastrophe était inévitable. Le malheureux précipité sur les rails, serait effroyablement broyé.

Heureusement pour lui les trois hommes arrivaient. Tandis que l'un d'eux le saisissait par son vêtement, à l'instant même où il allait tomber sur la voie, les deux autres se jetaient sur son agresseur.

Mais, au moment de le saisir, ils se regardèrent avec stupéfaction. Juan Navarros avait disparu.

Après avoir remercié leurs sauveurs, Jessie et Patrick se remirent en route.

Vous voyez, lui disait le brave homme, comme j'ai bien fait de vous accompagner, c'est sur vous que ce misérable serait tombé!

Mais vous, monsieur Mac-Cuire?

Oh! répondit en riant le concierge, avec moi les revenants n'ont qu'à bien se tenir, je suis un Trompe-la-Mort!

Aucun taxi n'apparaissait, cependant, ils continuaient donc leur marche.

Ils étaient arrivés maintenant sur un pont jeté sur l'East-River. C'était là que le concierge devait prendre congé de Jessie. De l'autre côté, c'était New-York et elle n'avait plus rien à craindre.

Il avait tiré le flacon de sa poche, et, le lui montrant une dernière fois:

Je l'ai toujours, lui disait-il, et vous pouvez être rassurée, personne ne me l'arrachera jamais!

Il n'avait pas achevé ces paroles qu'un homme se jeta sur lui, cherchant à s'en emparer; il se retourna et aperçut Juan Navarros.

Jessie avait également vu son mari et compris aussitôt le danger que courait son compagnon. Sans prendre le temps de réfléchir, elle se jeta à son secours.

Un vigoureux coup de poing l'envoya rouler à quelques pas. Cette fois, Juan Navarros était nettement le plus fort. Il accula son adversaire, surpris par la soudaineté de l'attaque, contre le parapet qui n'était pas très haut, et réussit, à le faire basculer dans le fleuve.

Heureusement pour le brave concierge, une petite barque de pêcheurs passait à proximité. Les hommes qui la montaient firent aussitôt force rames vers Mac-Cuire et le recueillirent.

Juan Navarros avait disparu. Jessie se précipita vers le ponton où débarquait Mac-Cuire après son bain forcé. Ce fut alors que ce dernier s'aperçut que, dans sa chute, il avait lâché le précieux flacon aux trois boules. Il s'en excusa de son mieux.

Hélas, continua-t-il, il doit être maintenant au fond de l'East-River!

Qu'importe! lui répondit Jessie rassurée. Le principal n'est-il pas que mon mari n'ait pas pu s'en emparer?



Ce fut alors que Mac-Cuire s'aperçut que, dans sa chute, il avait lâché le précieux flacon.

Ce qu'elle ne savait point en disant ces mots, c'était que le flacon, hermétiquement bouché, flottait sur le fleuve et que, tandis qu'elle prenait congé de son compagnon, des yeux avaient vu la précieuse petite bouteille et qu'une main s'en saisissait!

LA FORMULE DE MATHEWSON

Jessie, après avoir regagné l'hôtel de la cinquième avenue, songeait à tout ce qui venait de se passer.

Qu'était devenu Ravengar? Au pouvoir de son mortel ennemi, ne devait-elle point tout craindre pour lui? Juan Navarros était capable de tous les crimes pour se débarrasser d'elle et se venger de son adversaire.

Alors, pleine d'inquiétude, elle se deman-

da à se lancer sur les traces du voleur, celui-ci avait oublié de fermer à clé la porte de son laboratoire, elle y pénétra donc facilement et n'eut pas de mal à retrouver les feuillets écrits par le chimiste.

Elle s'assit un instant et, le feuillet machinalement, tomba sur la page que lui avait montrée Ravengar.

Et elle lut:

FORMULE DE NOIR ABSOLU

H^2O^2 de noir animal
mélangé à $9 \times MM - D + 38$ et à $939 E$,
 $+ 75 C^2H^2O^2 + 6^2H^2O$
 $81 H^{20} \times H^2SO^2$
dissous ensuite dans
 $FE (CoZ) K^2 + CO^2 + 3HO$
Filtrer sous pression et distiller ensuite.

NOTE: L'extrait de noir absolu se vaporant rapidement, il est important de le conserver dans un flacon hermétiquement bouché.

Jessie ne comprenait rien à cette longue énumération de lettres et de chiffres. Elle ferma le livre et résolut de l'emporter.

Mais, comme elle se levait, elle poussa un cri: Juan Navarros était devant elle.

Vous ne m'attendiez pas, Madame? s'exclama-t-il d'un ton gouaillier. Vous vous imaginez sans doute pouvoir facilement m'échapper? Cette fois vous êtes en mon pouvoir et ce n'est point votre Ravengar qui vous délivrera!

Vous l'avez tué?

Le Cubain ne répondit tout d'abord, que par un ricanement sinistre qui glaça la jeune femme d'épouvante.

Puis, se ravisant, il ajouta:

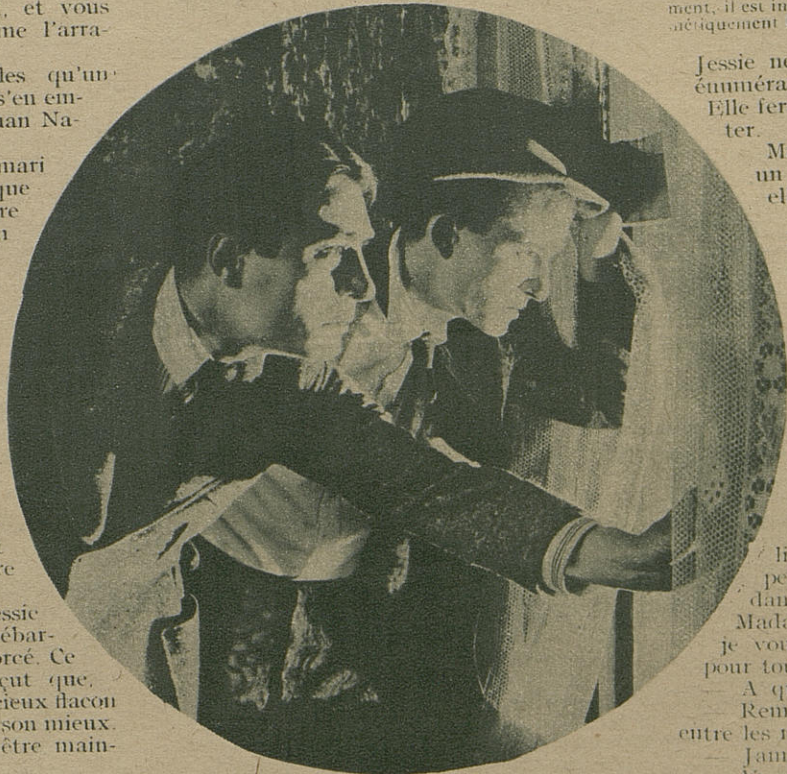
Je l'ai mis dans l'impossibilité de me nuire désormais! Cependant, continua-t-il en la regardant dans les yeux, je viens vous offrir, Madame, sa liberté et l'assurance que je vous laisserai tranquilles, désormais, pour toujours l'un et l'autre.

A quelle condition?

Remettez-moi le livre que vous tenez entre les mains.

Jamais! s'écria Jessie.

Vous avez tort, répondit froidement Juan Navarros, il me faut absolument ce livre. Donnez-le donc de bon gré, sinon, je le pren-



A la fenêtre se découpaient le profil de Juan Navarros.

drai par la force. Sans lui répondre, Jessie avait bondi vers la porte. Mais Juan Navarros s'était déjà jeté devant, pour lui barrer le chemin. Elle essaya de lui échapper par une autre issue. Ce fut inutile. Le Cubain l'eut vite rattrapée et lui arracha des mains, malgré sa résistance désespérée, le journal d'Eric Mathewson.

— Juan Navarros, lui cria la jeune femme, vous serez puni de ce nouveau forfait !
— Pas par vous, en tous cas ! ricana le misérable.

Empoignant sa femme par les bras, il l'entraîna vers le petit cabinet dont il reforma la porte à clef.

Puis, avisant des flacons d'alcool sur les planches du laboratoire, il en renversa le contenu sur le parquet. Et, grattant une allumette, il y mit le feu.

Aussitôt des flammes s'élevèrent de tous côtés.

Alors, prenant le journal du chimiste, Juan Navarros s'élança dehors.

L'incendie gagna aussitôt toute la maison, tandis que des volutes épaisses de fumée envahissaient le petit cabinet où se trouvait Jessie.

Elle alla à la fenêtre. De solides barreaux, scellés au mur, empêchaient toute fuite. Elle essaya d'enfoncer la porte. Peine perdue, elle n'était pas assez forte. Elle appela au secours. Qui aurait pu l'entendre ?

La fumée la prenait à la gorge. La respiration lui manquait. Elle étouffait.

Elle essaya de résister encore. Un instant elle se débattit. Puis elle retomba évanouie.

Maintenant, l'incendie rougeait les murs du petit cabinet ; les flammes arrivaient jusqu'à elle, léchaient déjà sa robe.

Jessie était perdue...

LE GRENIER DU GARAGE

Enveloppé dans le voile magique, Juan Navarros avait emporté de l'hôpital Saint-Luc le corps de Ravengar évanoui, non sans se demander toutefois ce qu'il allait faire de son adversaire désarmé.

Ce fut alors qu'il avisa, dans une rue de Brooklyn, un garage qui paraissait inoccupé. Il monta dans le petit grenier servant de remise au chauffeur qui habitait autrefois le garage et y déposa son fardeau humain.

Puis, prenant une corde solide qui traînait dans un coin, il ligota étroitement Ravengar.

Lorsque, quelques instants plus tard, Ravengar revint à lui, il se trouva avec étonnement dans un endroit inconnu, enchaîné par les pieds et les mains.

Planté devant lui, les bras croisés, Juan Navarros le contemplant en ricanant :

— Mister Ravengar, lui dit-il, la chance ne favorise pas toujours les mêmes personnes ! Elle oscille comme un pendule à l'horloge de la destinée. Tantôt c'est à l'un qu'elle sourit, tantôt à l'autre ! Vous avez eu, jusqu'à présent, le dessus. Vous me permettez de vous faire observer que les rôles sont renversés aujourd'hui !

— Juan Navarros, se contenta de répondre Ravengar avec le plus grand calme, vous êtes un misérable. La chance oscille perpétuellement, c'est exact. Mais l'heure de la justice finit toujours par sonner. Je l'attends avec confiance.

— Je ne vous le défends point !... Mais, pour le moment, c'est à moi qu'appartient la supériorité, puisque le voile magique et les boules mystérieuses sont en ma possession !

— Possession toute provisoire, répliqua Ravengar d'un ton narquois ; à quoi vous serviront-ils, si vous ignorez le secret qui y est attaché ?

— Aussi ai-je décidé de vous faire une proposition. Ce secret, livrez-le moi. A ce prix, et à ce prix seul, je vous rendrai votre liberté.

— Vous n'imaginez point, Juan Navarros, que j'accepterai cette condition ?

— Réfléchissez bien, mister Ravengar. Il n'y a point de puissance humaine qui puisse vous délivrer ! Je reviendrai tout à l'heure. Si vous vous obstinez dans votre refus, c'est vous qui aurez prononcé votre arrêt de mort !

Avant de sortir, le Cubain s'assura de nouveau que son adversaire ne pouvait détacher ses liens et sortit en lui jetant en guise d'adieu :

— A tout à l'heure, sir ! Peut-être vous

apprendrai-je quelque chose qui vous rendra plus conciliant !...

Ce qu'avait décidé Juan Navarros c'était, tandis que Ravengar était hors d'état de bouger, d'aller jusqu'à son laboratoire et de s'emparer du journal d'Eric Mathewson, qui contenait la fameuse formule de l'invisibilité, dont, l'oreille collée contre la porte, le mari de Jessie avait appris l'existence.

Demeuré seul, Ravengar examina un instant la situation. Elle n'était pas brillante. Se libérer de la corde qui l'enserrait était impossible. Appeler au secours ? A quoi bon ! Qui entendrait ses cris ? Il importait cependant qu'il reconquît sa liberté. Il le fallait absolument, pour lui et pour Jessie !

Il regardait autour de lui, examinant les lieux avec attention et cherchant désespérément sous quelle forme se présenterait le salut.

Soudain il tressaillit. Un sourire éclaira son visage soucieux.

Il venait de remarquer que des fils de cuivre couraient le long de la muraille, descendant du plafond pour se perdre dans le plancher. Pour tout autre que lui, ce n'eût rien été ; pour lui, c'était le miracle espéré.

En rampant sur le sol il arriva jusqu'à la muraille, hissa avec peine ses jambes jusqu'aux



Il lui tendit le flacon des boules mystérieuses.

fils, puis se mit à les frotter avec sa manche pour user leur enveloppe de gutta-percha.

Le cuivre apparut bientôt. Alors, d'un dernier effort avec ses pieds, il les approcha l'un de l'autre.

Le contact s'établit instantanément, comme s'il avait tourné un commutateur ou comme s'il avait pressé un bouton.

Et Ravengar attendit, plein d'espoir. A quelques centaines de mètres de ce garage habitait le chauffeur qui l'avait loué.

Depuis quelque temps celui-ci en occupait un autre, au-dessus même de son logement. Ne laissant dans l'ancien que quelques objets qui ne l'intéressaient pas, il l'avait abandonné, sans même prendre la peine de couper le fil de la sonnerie qui, autrefois, l'eût averti de la visite de cambrioleurs nocturnes.

Il achevait son déjeuner ce jour-là, quand, tout à coup, la sonnerie se mit à retentir.

— Tiens ! s'écria-t-il, voilà qui est bizarre : que se passe-t-il donc là-bas ?

— Ce sont encore des gamins qui ont pénétré dans le garage, lui répondit sa femme.

La sonnerie redoublait.
— Vas-y donc, lui dit-elle. Tu leur tireras une bonne fois les oreilles et tu couperas les fils pour que nous ne soyons plus dérangés !

Le chauffeur se rendit au garage. Mais son étonnement fut grand quand, dans le grenier, il trouva un homme ligoté.

Ravengar ne crut pas devoir lui expliquer en détail ce qui lui était arrivé.

— Hâtez-vous de me délier ! lui dit-il simplement.

Et une fois débarrassé de ses liens :

— Avez-vous une auto ? lui demanda-t-il.

— Oui, dans mon garage, à deux cents mètres d'ici.

— Sautons dedans et conduisez-moi sans

retard à mon laboratoire ! J'arriverai peut-être à temps pour empêcher un misérable de commettre un nouveau forfait !

Ignorant le danger que courait en ce moment même Jessie, Ravengar ne doutait point que tous les efforts de Juan Navarros tendraient à s'emparer du précieux secret et il ne songeait qu'à mettre en sûreté le manuscrit d'Eric Mathewson.

L'INCENDIE

Une foule compacte avait envahi la rue tranquille où se trouvait le laboratoire de Ravengar.

— Ou'y a-t-il donc ? interrogea celui-ci, inquiet, arrêtant l'auto.

— Quelqu'un répondit :
Le feu !

La petite maison brûlait tout entière maintenant et des flots de fumée noire s'échappaient par toutes les issues.

Déjà un policeman, averti par un passant, avait donné l'alarme au poste de secours. Les pompes arrivèrent à toute vitesse, répandant l'émoi dans les quartiers environnants.

Ravengar sentit son cœur se serrer dans sa poitrine. Il ne pouvait douter que cet incendie ne fût dû à Juan Navarros. Le misérable se vengeait de son ennemi de cette lâche façon.

Mais, avant de mettre le feu au laboratoire, était-il parvenu à s'emparer du journal d'Eric Mathewson ?

Ravengar n'hésita point.

Malgré le danger, il s'élança dans la maison en flammes, franchit la porte, arriva jusqu'au laboratoire, puis parvint au petit cabinet qui y attenait.

Alors, à travers la fumée, il aperçut une forme humaine qui gisait sur le plancher et dont les vêtements commençaient déjà à brûler.

Il se pencha et poussa un sourd rugissement. C'était Jessie !

Mais ce n'était pas le moment de se demander comment elle pouvait se trouver là. Il la saisit, éteignit rapidement les flammes qui l'entouraient, plaça son corps inerte sur son épaule, et, sans s'attarder à chercher le manuscrit du chimiste, reprit la route qu'il venait de suivre.

Vingt fois il crut qu'il allait défaillir. Vingt fois, il buta contre des poutres embrasées. Vingt fois la respiration lui manqua. Une volonté surhumaine le soutint.

Enfin, à tâtons, il gagna la porte. Il était temps. La toiture de la maison s'écroulait. Une minute plus tard, il n'en fût pas sorti vivant.

Quand il parut avec son fardeau vivant, des applaudissements éclatèrent dans la foule. Mais il n'y prit garde. Tout lui était indifférent, puisqu'il avait sauvé Jessie.

Et comme, à ce moment, les pompes arrivaient et que les assistants s'écartaient pour les laisser passer, il put s'éloigner avec la jeune femme toujours inanimée, sans que personne s'inquiétât d'eux.



DEUXIÈME PARTIE

DE BRAVES GENS

Ravengar, cependant, n'avait point fait vingt pas avec son précieux fardeau qu'un homme l'arrêtait en s'écriant :

— Mais c'est la petite dame au flacon, je la reconnais !... C'est elle que j'ai accompagnée tout à l'heure.

C'était, en effet, Patrick Mac-Cuire, attiré à son tour par la curiosité sur les lieux de l'incendie.

Il supplia Ravengar de conduire Jessie chez lui, où sa femme lui prodiguerait les soins les plus empressés.

Ravengar accepta, et remercia le brave homme ; celui-ci, chemin faisant, lui raconta tout ce qui s'était passé depuis sa rencontre avec la jeune femme.

— Le misérable, murmura Ravengar, il nous le paiera, soyez-en certain ! Désormais, je serai sans pitié pour lui.

L'asphyxie, heureusement, n'avait pas fait son œuvre. Jessie n'était qu'évanouie. Elle ne tarda point à reprendre connaissance.

— Où suis-je ? s'écria-t-elle en ouvrant les yeux et en regardant autour d'elle.

L'APPAREILLAGE D'UN BALLON OBSERVATEUR.



L'observateur prend place dans sa nacelle.

Quelques minutes avant le départ

Enfoncé dans sa combinaison fourrée qui lui permet de supporter l'air vif qui sévit à cinq ou six cents mètres d'altitude, l'observateur surveille les derniers apprêts. Les sapeurs vérifient le câble, les filins, la soupape et surtout ils s'assurent que le parachute fonctionne. Puis, l'appareillage achevé, l'aéronaute s'élève vers les nues, où il demeurera immobile des heures entières, fouillant l'horizon, essayant de surprendre les mouvements de l'ennemi, toujours à la merci d'une bourrasque de vent ou des attaques des taubes qui ont pour mission de descendre les audacieuses et indiscrettes "saucisses".



L'enveloppe de la "saucisse" incendiée s'abat sur le sol.

Là-haut, à cinq ou six cents mètres, dans la nacelle de son ballon qu'un câble rattache au sol et tient à peu près immobile, l'aéronaute est seul et sans défense. Qu'un aviatik survienne rapide comme la

foudre, il est condamné, si nos "as" n'arrivent pas à son secours. S'il est attaqué, il ne peut songer à se défendre. Dès que l'enveloppe de la "saucisse" est traversée par les projectiles incendiaires de l'ennemi,



Les aérostats s'efforcent de sauver la soupape et les instruments.

LA MORT DE LA "SAUCISSE"

l'aéronaute est perdu, à moins qu'il ne saute hors de sa nacelle, attaché aux cordes de son parachute. Et pendant qu'il descend lentement, balancé par le grand parachute déployé, la "saucisse" en flammes s'abat

aux pieds des aérostats qui, se débattant au milieu des débris enflammés disputent les agrès en feu et cherchent à sauver, avec les instruments du bord et la nacelle, la soupape qui est l'organe le plus précieux de l'aérostat.

Mais aussitôt elle aperçut Ravengar qui lui souriait :

— Ah! mon ami, dit-elle avec joie, c'est encore vous, sans doute, vous qui m'avez sauvée?

— Ne suis-je point préposé à ce soin par la Providence? Une chance inespérée a voulu que les infâmes projets de votre mari aient échoué au moment même où ils devaient infailliblement réussir... Reposez-vous quelques instants encore, ma chère Jessie, ajouta-t-il, et ensuite je vous reconduirai à votre hôtel. C'est encore là que vous serez le plus en sûreté. Malgré son manteau magique, Juan Navarros n'osera certainement point vous y poursuivre.

Et, comme Mac-Cuire et sa femme s'étaient discrètement retirés pour les laisser seuls il reprit :

— En attendant, racontez-moi comment il se fait que je vous ai trouvée dans mon laboratoire?

— Mais, mon ami, j'avais songé au manuscrit de votre chimiste et j'étais venue le chercher!

— Vous l'avez mis en sûreté? interrogea Ravengar avec joie.

— Hélas! non!... Au moment où j'allais partir avec ce précieux document, mon mari est apparu... Je me suis défendue du mieux que j'ai pu... Mais il était plus fort que moi... il s'est enfui avec le livre, en m'enfermant...

Et comme de grosses larmes montaient à ses yeux :

— Ne vous désolez pas, ma chère Jessie, se hâta de répondre Ravengar en lui prenant doucement la main, cette perte n'est pas bien grande!... Le principal n'est-il point que je sois arrivé à temps pour vous sauver?

— Et comment pourrais-je, mon ami, vous en remercier une fois de plus?... Mais, enfin, continua-t-elle au bout d'un moment de silence, si vous avez eu assez de confiance en moi pour m'instruire du secret de votre invisibilité, pourquoi vous refusez-vous toujours à m'apprendre ce que je désirerais tant savoir?... Pourquoi toujours vous abriter derrière ce nom de Ravengar qui n'est point le vôtre?... Ne me direz-vous jamais, Monsieur, qui vous êtes?...

Alors son compagnon la regarda avec une tendresse infinie. Il se rapprocha tout près d'elle. Et, baissant la voix comme s'il craignait d'être entendu par quelqu'un d'autre, il murmura :

— Qui je suis? Eh bien! Jessie, vous allez être satisfaite... je suis...

Mais, avant qu'il eût achevé, la jeune femme s'était brusquement levée et, désignant du doigt la fenêtre du quatrième étage d'un immeuble situé à une dizaine de mètres plus loin, de l'autre côté de la rue.

— Regardez! dit-elle.

Ravengar tourna les yeux du côté qu'elle indiquait et poussa à son tour une sourde exclamation de surprise.

A la fenêtre se découpait le profil de Juan Navarros. Le Cubain ne pouvait voir sa femme et Ravengar dans le coin d'ombre où ils étaient assis, mais on le distinguait nettement.

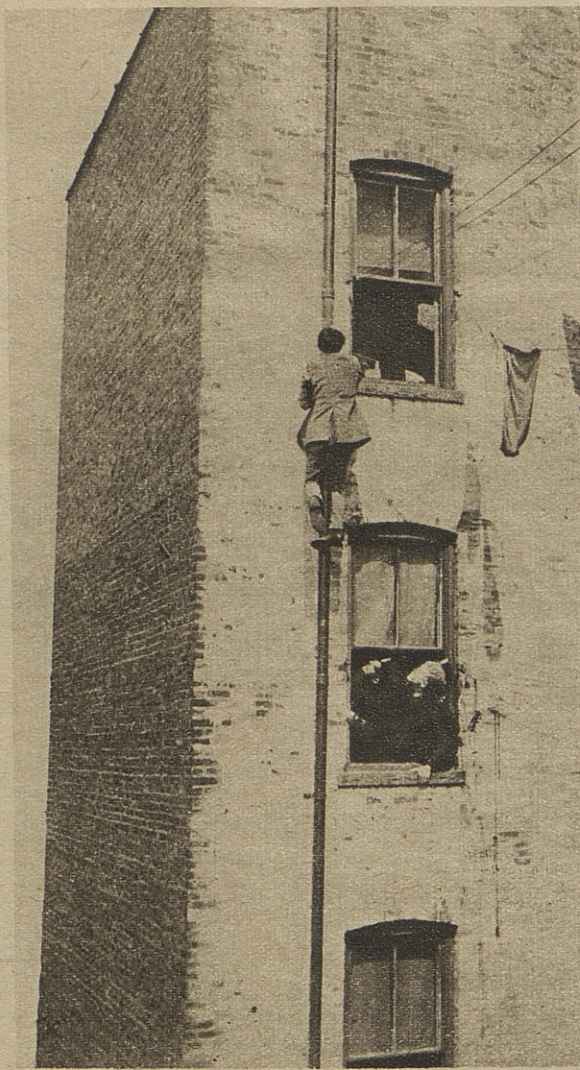
— C'est le ciel qui nous l'envoie! murmura Ravengar.

Il appela Patrick Mac-Cuire.

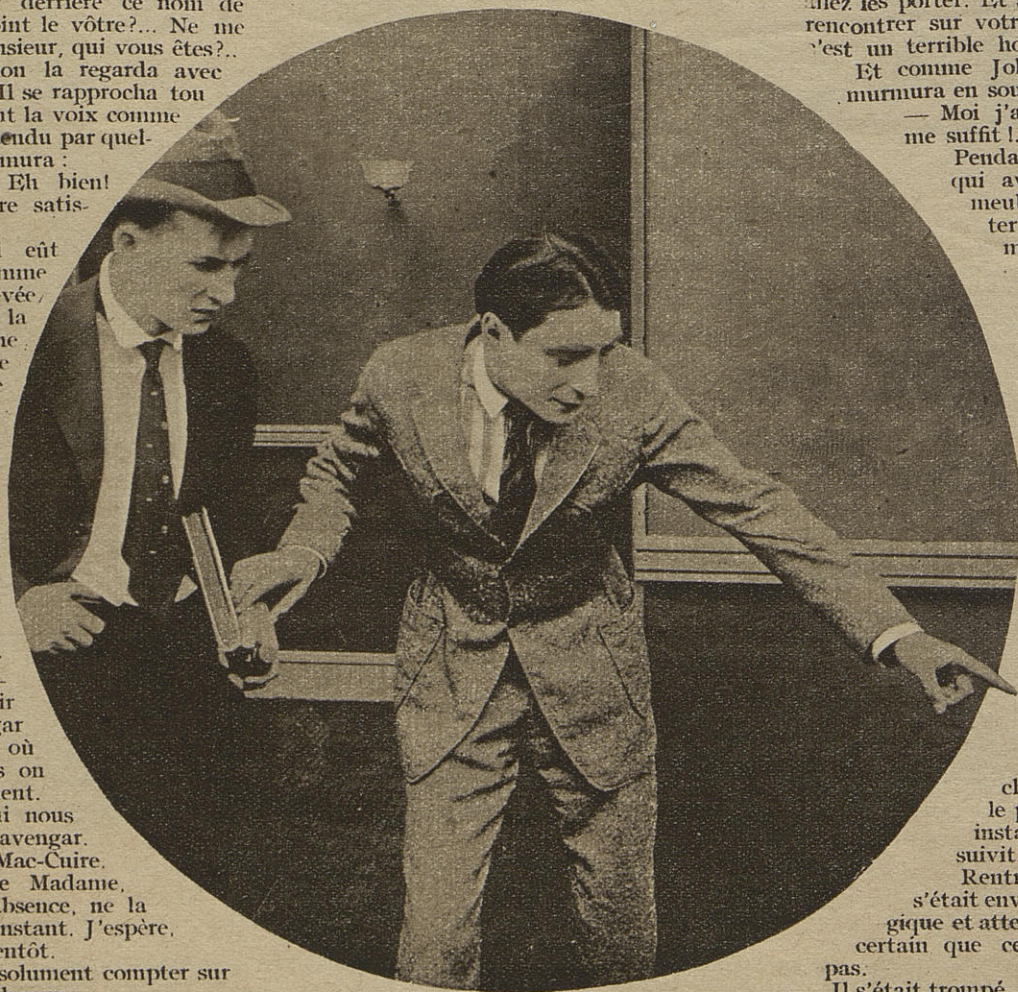
— Je vous confie Madame, dit-il. Pendant mon absence, ne la quittez pas un seul instant. J'espère, d'ailleurs, revenir bientôt.

— Vous pouvez absolument compter sur moi! répondit le bonhomme.

Alors, rassuré, Ravengar s'élança à la poursuite du Cubain.



Ravengar aperçut Juan Navarros qui se hissait sur le toit.



Juan Navarros avait commis l'imprudence d'accompagner son complice sur l'escalier.

JOHN STONES

Juan Navarros avait trouvé un nouveau complice.

C'était un individu sans aveu, prêt à toutes les besognes, du nom de John Stones, qui, en échange d'un paquet de bank-notes, avait facilement accepté de se mettre à l'entière disposition du Cubain et de lui donner l'hospitalité.

Il habitait une modeste chambre, au quatrième étage d'un immeuble de médiocre apparence qui s'élevait sur l'avenue même où Patrick Mac-Cuire était concierge.

Chez lui, Juan Navarros se croyait en sûreté. Qui irait le chercher là? Ravengar était ligoté dans un garage. Quant à Jessie, l'incendie devait l'en avoir débarrassé pour toujours.

Ayant donc envoyé John Stones faire le guet à la porte de l'immeuble, il s'assit devant une salle et se mit à parcourir avec une curiosité passionnée le journal d'Eric Mathewson.

Soudain, la porte s'ouvrit et John Stones apparut, essoufflé d'avoir rapidement monté les étages.

Et il raconta qu'il venait de voir un homme qui rôdait autour de l'immeuble, et paraissait chercher à y pénétrer en se cachant.

Au signal qu'il lui en donna, Juan Navarros poussa un cri de surprise. Il lui était impossible de douter que ce fût Ravengar. Il avait donc brisé ses liens et trouvé moyen de s'échapper?

Dans un instant les deux hommes allaient, de nouveau, se trouver face à face et Juan Navarros ne se sentait point rassuré.

Alors, se tournant vers son complice, il lui demanda :

— Vous avez bien, John, une cachette où vous pouvez serrer des objets que je vais vous confier?

— Oui, répondit l'autre...

Il lui tendit le flacon des boules mystérieuses et le journal d'Eric Mathewson.

— Mettez cela dans votre poche et allez les porter. Et surtout, tâchez de ne pas rencontrer sur votre route cet individu, car c'est un terrible homme!...

Et comme John Stones s'éloignait, il murmura en souriant :

— Moi j'ai le voile magique, cela me suffit!...

Pendant ce temps, Ravengar, qui avait pénétré dans l'immeuble, cherchait à s'y orienter. Comment dans cette immense maison trouver la porte du logement où se cachait Juan Navarros?

Tout ce qu'il savait, c'était qu'il se trouvait au quatrième étage.

Cette hésitation permit à John Stones de sortir sans que Ravengar l'aperçût : une fois arrivé, sans encombre, dans la rue, il s'empessa de détailler à toutes jambes.

Cependant, Juan Navarros avait commis l'imprudence de regarder en s'appuyant à la rampe, son complice descendre l'escalier pour être bien sûr qu'il n'avait point rencontré Ravengar.

Comme il regagnait sa chambre, Ravengar qui, sur le palier, cherchait depuis un instant sa porte, l'aperçut et le suivit.

Rentré chez lui, Juan Navarros s'était enveloppé dans le voile magique et attendait son adversaire, bien certain que celui-ci ne le découvrirait pas.

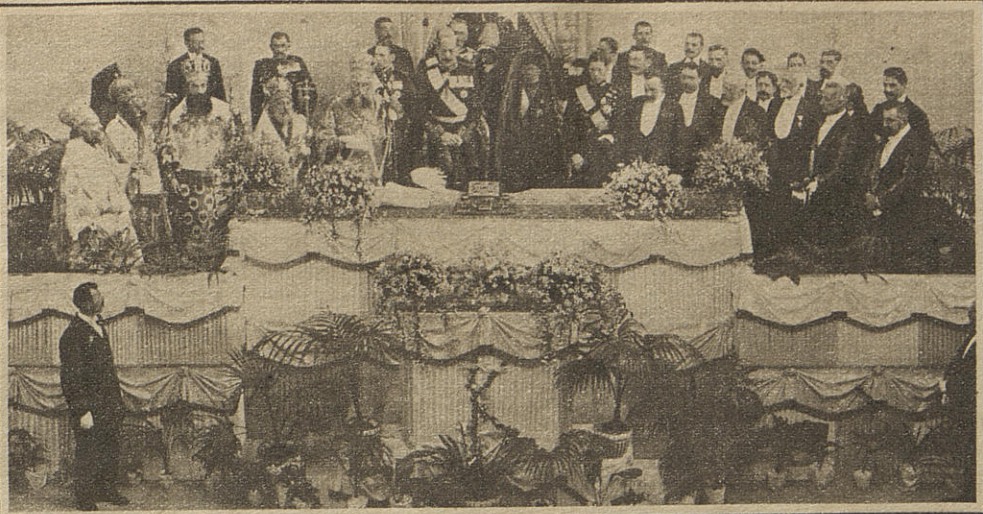
Il s'était trompé.

Le voile avait-il donc, tout à coup, perdu son mystérieux pouvoir?

EN MARGE DE LA GUERRE



La célèbre chanteuse Barrientos se rend en Argentine.



Un document rétrospectif : le roi Constantin prêtant serment entre les mains du métropolitain d'Athènes lors de son avènement après l'assassinat de son père le roi Georges.



Miss Eva Fontaine, danseuse new-yorkaise fait du footing.



M. Capus vient d'être reçu à l'Académie.



Le peintre La Gandara vient de mourir.



Sur la tombe du major Willie Redmond, député anglais, frère du ministre, tué près de Messines.



Près d'Hurtebise, Fano, chien de guerre, tient la tranchée et n'a jamais eu peur des marmites.



Près d'Ailles, un brancardier ramenant sur son dos un soldat blessé, à travers les fils barbelés.



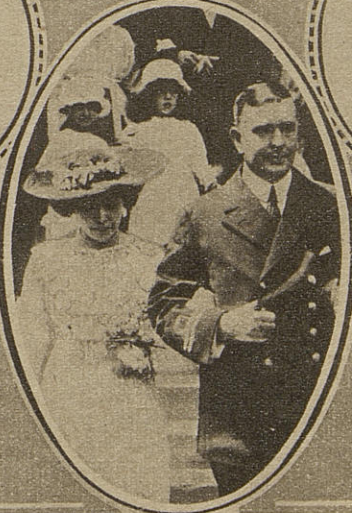
Le ministre de la guerre portugais, Norton de Mattos, Gr^e Croix de la Légion d'honneur.



M. Serge Basset, correspondant de guerre du *Petit Parisien*, a été tué devant Lens.



Derrière les créneaux, aux abords de Cernay, guetteurs français surveillant les vagues ennemies.



Mme Steinheil et lord Abinger se sont mariés à Londres, le 26 juin 1917.



Sur le front britannique près de Lens, un canon aérien donnant la chasse aux avions allemands.



LES 10 REMÈDES DE LA VIEILLE CURE

Bronches **Anémie** **Retour d'Age**
Albumine **Estomac** **Rhumatismes**
Diabète **Sang** **Nerfs, Foie, etc.**

Ces vieux remèdes rendent la santé aux malades les plus désespérés.
 Gratis, Notice du Docteur Livet
 Boire : Vieille Cure de Soisy-sous-Montmorency (S.-O.)

PELADE

NOTICE GRATUITE
 BENIT, pharmacien,
 26, rue Molitor, Paris.

CAVALIERS DE FRANCE

par le Capitaine LANGEVIN

Tous ceux-là qui appartiennent à la cavalerie, ou qui lui appartiennent aujourd'hui, qu'elle est appelée à reprendre dans les derniers actes du drame de la guerre le rôle que la rapide stabilisation des fronts ne lui permit pas de jouer en août et septembre 1914, voudront lire ce livre où le capitaine Langevin, soldat et écrivain de race, en des pages rapides, directes, vivantes et sobrement passionnées, a dit l'héroïque et obscure chevauchée protectrice qui mena de Charleroi à la Marne et de la Marne à l'Yser, cette cavalerie française riche déjà de tant de gloire.

Cavaliers de France est de ces livres-témoins que les historiens consulteront un jour. Mais avant d'être interrogé par eux, il sera lu par tous les Français qui, certains de l'héroïsme des nôtres, ignorent cependant quelles hautes missions de sacrifice eut à remplir la cavalerie française et ne comprennent pas pourquoi, au lendemain des victoires qu'ils avaient préparées, les cavaliers de France ne furent pas mis à cet honneur d'être célébrés qu'ils avaient pourtant, eux aussi, largement payé de leur sang.

Ce livre est illustré de cinquante dessins à la plume ou au crayon de Gérard Cochet, un illustrateur d'avenir.
 (Un vol. in-16, 3 fr. 50 L'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris.)

BAIN DE PIEDS JAPONAIS

Rougeurs, Irritation, Sueur, Mauvaise odeur
 30
 Pharmacie Parisienne, Toulouse & Principales Pharmacies

La première chose qui sauta aux yeux de Ravengar, quand il pénétra dans la pièce, fut Juan Navarros, accroupi, dans un coin, entre le canapé et la commode.

Mais Ravengar n'eut point l'air de le voir ; il se contenta de sourire, en silence, en hochant la tête avec satisfaction.

Lentement il se dirigea vers la fenêtre, l'ouvrit, se pencha et constata que toute fuite par là était impossible.

Alors, il alla vers la petite salle sur laquelle le trouvait la clef de la porte qu'y avait déposée John Stones avant de partir.

Il la prit et, semblant toujours se croire seul dans la pièce, sortit tranquillement en fermant à clé la porte derrière lui.

LE VOILE SANS POUVOIR

Ravengar parti, Juan Navarros se leva de sa cachette et, éclatant de rire dans sa certitude de ne pas avoir été vu :

— Ah, s'écria-t-il joyeusement, c'est à mon tour maintenant d'être invisible et de pouvoir me dissimuler aux yeux indiscrets !...

Tout en parlant, il étalait complaisamment le voile magique devant lui.

Et, soudain, il pâlit. Que se passait-il donc ? Le voile ne le dissimulait plus. Avait-il donc, tout à coup, perdu tous ses pouvoirs ?

Il recommença plusieurs fois à s'en envelopper. Il se regarda dans la glace. Rien, cependant, n'était plus exact. Le voile ne se rendait plus invisible !

Une sueur froide perla à son front. — Alors... alors... l'instant d'avant, Ravengar l'avait aperçu !... et, dans ce cas, quelle raison avait-il eue pour faire semblant de ne pas le voir ?... Quel renfort était-il allé chercher ?...

Une décision brusque traversa son cerveau. Il fallait qu'il se sauvât sans attendre son retour et qu'il quittât instantanément cette demeure devenue dangereuse pour lui.

Il se précipita à la porte. Elle était fermée à clé. Il essaya de l'enfoncer. Elle était trop solide pour qu'il pût espérer y réussir.

Une seule voie de salut lui restait. La fenêtre. Il y alla. Sauter du quatrième étage était impossible. C'était se rompre les os.

Mais Juan Navarros vit le tuyau de la gouttière, qui longeait la muraille près de la fenêtre. Par là, il était possible de gagner le toit et de redescendre dans la rue par un immeuble voisin.

Il n'hésita point. Au risque de se rompre le cou, il s'engagea dans ce chemin périlleux.

A ce moment Ravengar entra dans la chambre, suivi des deux policiers qu'il était allé chercher : la pièce était vide et Juan Navarros avait disparu.

— Ce n'est pas possible, dit-il, qu'il se soit échappé !

Alors il avisa la fenêtre. Il l'ouvrit. Et, se penchant, il aperçut Juan Navarros qui se hissait sur le toit.

Il appela les agents.

— Le voici !... il faut nous mettre à sa poursuite !...

— Dans le tuyau ? s'exclama l'un d'eux en hochant la tête.

Non, répondit Ravengar. Montons au sixième étage. Il s'y trouve certainement quelque passage qui nous permettra de rejoindre ce misérable avant qu'il nous ait échappé !

Il s'élança suivi des policemen.

Après quelques recherches ils découvrirent, en effet, une échelle qui, par une trappe, conduisait sur le toit.

Un des policiers y monta, suivi de Ravengar et de son compagnon.

Mais Juan Navarros l'attendait. Dès qu'il eut paru dans l'étroite ouverture, il l'agrippa au collet et, avant que l'autre eût pu se défendre, il le précipita dans la rue où il vint s'abattre, le crâne fracassé.

L'autre agent et Ravengar arrivèrent à leur tour ; mais le meurtrier avait pris du large.

Il avait franchi le toit de l'immeuble voisin et, arcevant le long de la muraille des crampons de fer, qui se prolongeaient jusqu'au sol, s'y engagea.

Ravengar et son compagnon, n'hésitèrent point à prendre le même chemin.

Mais Juan Navarros avait de l'avance. Il descendit jusqu'à terre avec une agilité de chat.

Et, quand les deux hommes y parvinrent à

leur tour, il avait disparu derrière la maison.

AUTO CONTRE RAILWAY

Jessie, assise devant l'immeuble de Patrick Mac-Curie, attendait le retour de Ravengar.

Elle ne pouvait se défendre d'une sourde inquiétude. Plus cette situation se prolongeait, en effet, plus elle devenait dangereuse. Il fallait absolument que Juan Navarros, mis entre les mains de la police, expiât son forfait et qu'elle-même fût libérée de ce cauchemar perpétuel de le savoir à côté d'elle, cherchant à se venger.

Soudain elle tressaillit. Elle venait d'apercevoir Juan Navarros qui, après avoir touché terre, se hâtait de s'enfuir.

Ellelevit escalader une clôture en planches. Un instant plus tard, Ravengar et son compagnon apparaissaient à leur tour, cherchant de tous côtés le Cubain.

Au loin, Jessie leur fit signe. Ils se hâtèrent d'accourir.

— Vous voyez, là-bas, sur ma droite, cette palissade... c'est par là qu'il est parti... il doit être caché derrière...

Les deux hommes s'élançèrent. Ils franchirent la barrière de bois. Mais Juan Navarros ne les avait point attendus.

Il avait fait rapidement le tour de la maison, et se dissimulant derrière un pan de muraille, les avait laissés passer.

Puis, quand ils se furent éloignés, il sortit de sa cachette, revint sur ses pas, enjamba la palissade et se retrouva dans la rue.

Un taxi passait. Il sauta dedans, jeta au chauffeur l'ordre de démarrer à toute vitesse.

Ravengar et son compagnon, n'ayant trouvé personne, interrogeaient des passants : ce fut ainsi qu'ils apprirent bientôt que Juan Navarros était parti en auto.

Se mettre à sa poursuite ? Quelle chance pouvaient-ils avoir de le rattraper ? Néanmoins, il était toujours possible qu'un incident forçât la voiture à s'arrêter.

Ils n'hésitèrent donc point et s'élançèrent derrière elle.

Au même moment le chauffeur de Juan Navarros lui demandait : « Où allons-nous ? »

— Tout droit devant nous ! répondit celui-ci.

Il semblait fou. La tête hors de la portière, il regardait derrière lui pour voir si personne ne le poursuivait.

— Plus vite ! cria-t-il...

Ils arrivèrent bientôt ainsi à un passage à niveau.

De loin, la garde-barrière leur fit signe de s'arrêter. Déjà, le chauffeur ralentissait.

— Marchez toujours ! cria Juan Navarros. L'auto s'engagea sur les rails. Mais, à cet instant, les deux grandes barrières blanches s'abattirent de chaque côté de la voie et la voiture se trouva brusquement emprisonnée, tandis qu'à l'horizon, le rapide arrivait à une vitesse de cent kilomètres à l'heure.

Une catastrophe était inévitable. Le chauffeur, affolé, sauta de son siège et courut se mettre à l'abri, hors de la voie.

Juan Navarros, imitant le geste du chauffeur, criant un juron, était également descendu. D'un coup d'œil il se rendit compte de la situation. Avant une minute le train aurait broyé l'auto.

Et soudain, dans un éclair, il crut voir Ravengar et l'agent, lancés à sa poursuite, qui allaient le rejoindre et l'arrêter.

Alors, perdant toute conscience du danger, il se précipita au volant, saisit les leviers en criant au chauffeur d'ouvrir la barrière.

Celui-ci obéit machinalement. Il avait oublié heureusement d'arrêter le moteur. Et, au moment précis où le rapide arrivait à toute vapeur, l'auto démarra, effleurée seulement par le monstre.

Juan Navarros était sauvé.

LA CHANCE DE JESSIE

Jessie ne pouvait pas demeurer toujours chez Patrick Mac-Curie et il était logique qu'elle songeât à regagner son hôtel.

Elle remercia donc les bonnes gens de l'hospitalité qu'elle en avait reçue et se mit en route sans tarder, car la nuit allait venir. Qu'avait-elle donc, d'ailleurs, à craindre

maintenant ? Poursuivi par Ravengar et la police à ses trousses, Juan Navarros ne pourrait plus lui nuire.

— Ma petite dame, lui dit le concierge, permettez-moi, au moins, de vous reconduire jusqu'au bout de ma rue ?

Elle n'eût point voulu le chagriner en refusant et elle accepta son offre.

Mais, comme ils cheminaient à côté l'un de l'autre, soudain Jessie posa la main sur le bras de son compagnon et lui montra un individu qui marchait tranquillement devant eux. C'était John Stones.

Le jeune bandit, le journal d'Eric Mathewson sous le bras, le flacon aux boules mystérieuses dans une main, se rendait chez un de ses amis pour mettre le tout en sûreté. Il n'avait aucune raison de se méfier.

Mais Jessie avait aussitôt reconnu les objets.

— Regardez ! murmura-t-elle à voix basse à son compagnon, voilà le flacon que vous avez perdu en tombant dans l'Hudson... voilà le livre volé par le misérable qui a mis le feu au laboratoire... Il faut absolument nous en emparer !...

— Rien de plus facile ! répondit Patrick qui n'était pas fâché de prendre sa revanche.

John Stones s'était arrêté. Il avait tiré une cigarette d'un étui et l'allumait, quand un coup de poing l'envoya rouler à quelques mètres plus loin, lui faisant lâcher les objets qu'il portait.

Un peu étourdi, il fut vite sur pied de nouveau. Il se jeta sur son adversaire. Mais celui-ci riposta de plus belle.

Cependant, de loin, un policeman avait vu la bataille. D'autres passants s'étaient également précipités.

— Qu'y a-t-il ? interrogea l'agent.

— Il y a, répondit John Stones, que je passais tranquillement quand j'ai été assailli, sans savoir pourquoi, par cet homme !

— C'est un voleur ! répliqua Mac-Cuire et je vous requiers de l'arrêter !

— Un voleur, moi ?...

L'agent connaissait bien le concierge Mac-Cuire. Aussi n'hésita-t-il point un seul instant. Il s'empressa de saisir John Stones au collet.

— Vous vous expliquerez au poste ! fit-il.

Le jeune bandit eut beau protester et se défendre, l'agent ne voulut rien entendre. Il dut le suivre, bon gré mal gré, et, comme il n'avait point la conscience tranquille, il ne pensait plus aux objets qu'il portait.

Mais, tandis que policeman et témoins s'éloignaient, Jessie, qui s'était tenue à l'écart de cette scène, ramassait par terre le flacon et le livre et se sauvait en les pressant contre elle comme un précieux trésor.

GUY DE TÉRAMOND.

Fin du onzième épisode.

DANS LE PROCHAIN NUMÉRO

DOUZIÈME ÉPISODE

L'heure de la Justice

UNE SEMAINE DE GUERRE :

du 27 Juin au 3 Juillet.

MERCREDI 27 JUIN. — Le cabinet Venizelos prête serment.

— Les Français prennent la Caverne du Dragon.

— Le croiseur *Kléber* coulé au large de Brest.

JEUDI 28. — Réception de M. Alfred Capus à l'Académie.

— Le Sénat vote la loi Mourier.

VENDREDI 29. — Attaques allemandes à Cerny-Ailles.

— Les Anglais prennent Avion.

— Le premier contingent américain arrive en France.

SAMEDI 30. — Dunkerque reçoit une quarantaine d'obus.

— Attaque allemande dans la région Avocourt-Mort-Homme.

— La Grèce rompt avec les Empires centraux.

DIMANCHE 1^{er} JUILLET. — Offensive russe dans la région de Lemberg : 8000 prisonniers.

— Mort du peintre La Gandara.

— Rétablissement du régime impérial en Chine.

LUNDI 2. — Contre-attaque victorieuse des Français dans la région Ailles-Paissy.

MARDI 3. — Un bataillon américain a rive à Paris.

— Mort du général Bonnal.



Un escadron de cosaques sur le front Konuch-Damenicki.



Le généralissime Broussiloff.



Dans les Carpathes boisées.



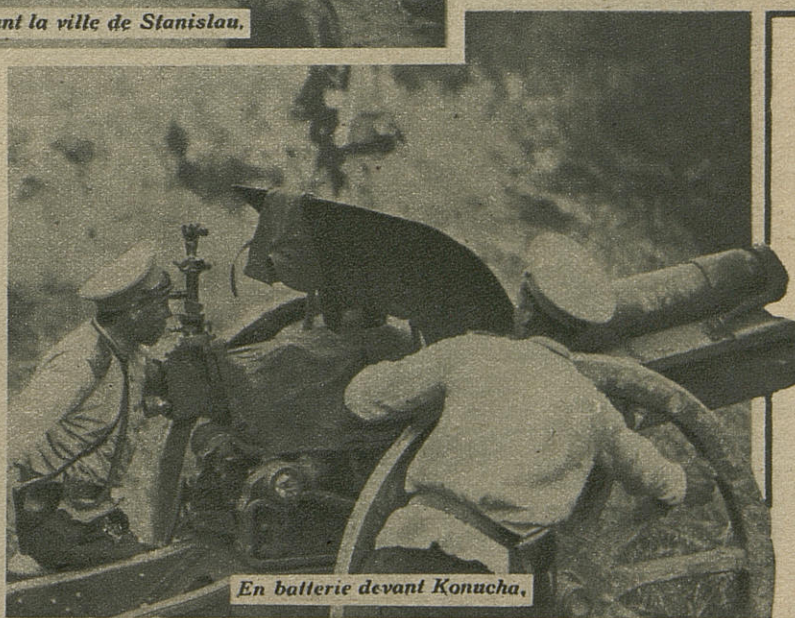
Infanterie russe traversant la ville de Stanislau.



Roumains sur le front transylvain.



Artilleurs russes masqués.



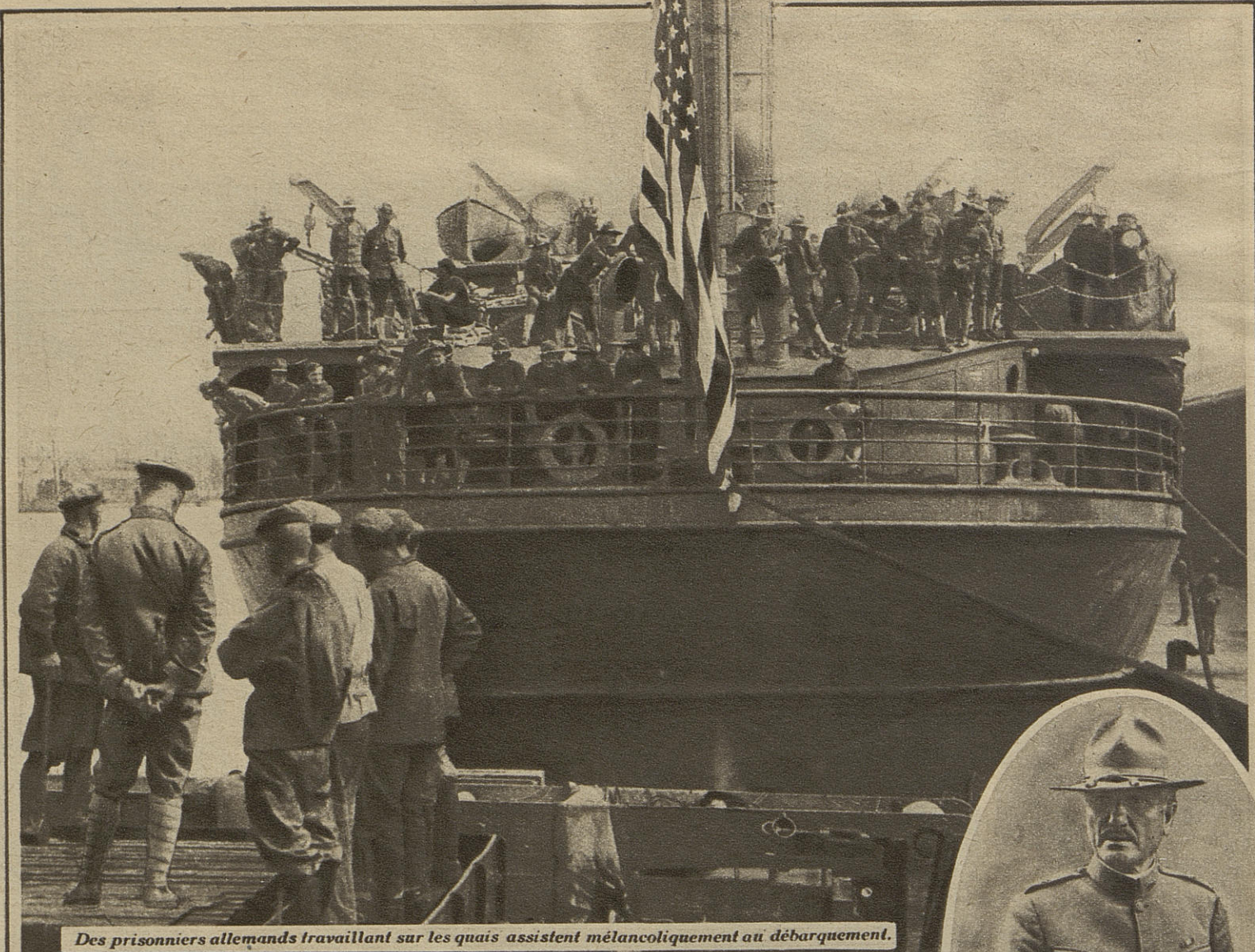
En batterie devant Konucha.

LES " REGIMENTS DU 1^{er} JUILLET " ONT PRIS L'OFFENSIVE VERS LEMBERG

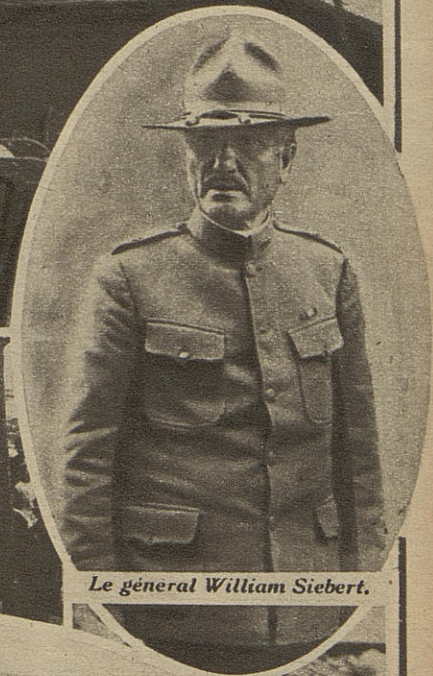
Cette résurrection de l'armée alliée, la France l'attendait avec confiance, sachant — comme l'a dit M. Kerensky — que la Russie, ayant brisé les chaînes de l'esclavage, avait fermement résolu de défendre ses droits, son honneur et ses libertés. Le 1^{er} juillet, l'armée révolutionnaire, sous les ordres suprêmes de

Broussiloff, a pris l'offensive sur le front Konuck-Damenicki, au sud-est de Lemberg. Et rien que pour les deux premières journées de la bataille, les régiments de l'armée révolutionnaire ont ramené plus de 15.000 Turco-Allemands prisonniers, avec une cinquantaine de canons, tout en enlevant plusieurs villages.

UN ÉVÉNEMENT HISTORIQUE : L'ARRIVÉE EN FRANCE DES PREMIERS SOLDATS AMÉRICAINS



Des prisonniers allemands travaillant sur les quais assistent mélancoliquement au débarquement.



Le général William Siebert.



Dans les rues de la ville.



Sur le pont d'un transport.



Au camp.

Ce fut à l'aube du mardi 26 juin — la date est à retenir — qu'escortés par une douzaine de destroyers, les premiers transports américains arrivèrent en rade française. Le Nouveau Monde venait ainsi faire cause commune avec l'ancien et lui apporter la vigueur de son peuple robuste. Dès que les premiers soldats de l'armée nouvelle furent visibles de la côte, sur les quais, sur les ponts des bâtiments à l'ancre, une immense clameur : "Vive l'Amérique!" se fit entendre. "Vive la France! Vive la Liberté!" répondirent d'une seule voix les soldats américains.

J'ai vu



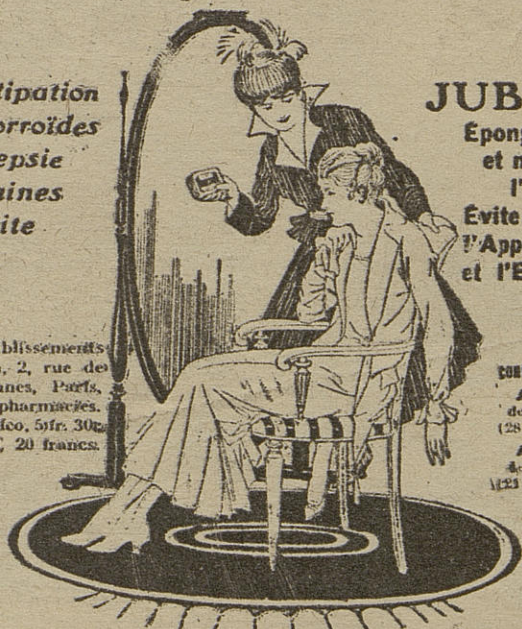
UN AVIATIK DESCENDU A COUPS DE CANON DANS NOS LIGNES

En deux coups de canon, le chef d'une de nos batteries aériennes, le lieutenant P..., que l'on voit ici debout près de son butin, a fait mouche... abattant un avion allemand qui avait passé nos lignes, sur le front de l'Aisne. L'aviatik est tombé et ses deux passagers ont été recueillis par nos brantardiers. Transporté sur une civière, l'observateur allemand va rejoindre son pilote dans l'ambulance automobile.

JUBOL
rééduque l'intestin

Constipation
Hémorroïdes
Dyspepsie
Migraines
Entérite

— Etablissements
Chatain, 2, rue de
Valenciennes, Paris,
et toutes pharmacies.
La boîte, 100, 5 fr. 30;
les 4, 100, 20 francs.



JUBOL
Eponge
et nettoie
l'intestin
Évite
l'Appendicite
et l'Entérite.

COMMUNICATIONS :
Académie
des Sciences
(28 juin 1909);
Académie
de Médecine
(21 déc. 1909).

— Prenez du Jubol tous les soirs pendant quelque
temps, tous vos maux disparaîtront très vite.

Si l'emploi du Jubol, si la jubolisation s'est montrée jusqu'ici et partout
la providence des gastralgiques, l'excellent produit a trouvé dans le
traitement de la gastrite chronique une indication de plus.

D^r MARIN
Lauréat de la Faculté de Médecine de Lyon.
EX-interne des Hôpitaux de la Maternité

Pagéol

Energique antiseptique urinaire



Le bon page
PAGÉOL

Préparé
dans les La-
boratoires de
URODONAL et
présentant les
mêmes garanties
scientifiques.

Guérit vite
et radicalement
Supprime les
douleurs de la miction
Évite toute
complication



L'Opinion médicale :

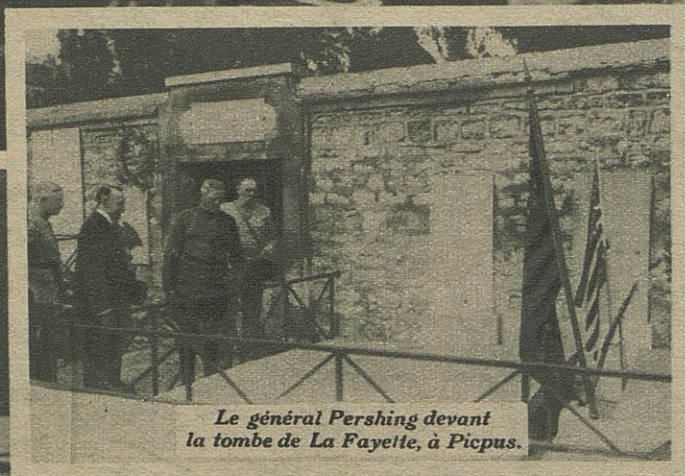
« Au point de vue
simplement pratique,
le Pagéol a sur les
balsamiques, et le
santalol en particu-
lier, une supériorité
marquée. Alors que
ceux-ci ne sauraient
être que des adju-
vants qui ne pour-
raient aucunement
avoir la prétention
de supprimer les la-
vages et les injections
urétrales pour les
hommes le Pagéol
administré seul cons-
titue à lui seul une
médication complète
la pagéolisation »

D^r MALDÉS,
de la Faculté de Médecine
de Montpellier
Lauréat de l'Université

Etablissements Chate-
lain, 2 rue Valenciennes,
Paris. La double-boîte,
franco 6 fr. 60. La grande
boîte, franco 11 fr.



Les troupes américaines défilent devant le Palais-Bourbon.



Le général Pershing devant la tombe de La Fayette, à Picpus.



M. Painlevé, ministre de la Guerre, parle sur la tombe de La Fayette devant le général Pershing et l'ambassadeur Sharp.

LA FÊTE DE L'INDÉPENDANCE DAY A PARIS

Le 4 juillet 1776, le Congrès des Colonies anglaises d'Amérique votait la déclaration d'indépendance rédigée par Jefferson. Le 4 juillet 1917, à travers les rues de Paris, après une imposante cérémonie aux Invalides, des soldats américains venus pour se battre à nos côtés sont allés à l'ancien cimetière de Picpus incliner leurs drapeaux

sur la tombe de La Fayette. Sur tout le parcours, les Parisiens jetaient des fleurs, criant : " Vive l'Amérique ! " " Vive Teddy ! " acclamant l'avant-garde de cette armée qui, se souvenant du service rendu jadis à la Liberté par une poignée de Français, vient aujourd'hui soutenir du poids de toutes ses armes la cause de l'humanité.